

Jeux de massacre d'Eugène Ionesco

EXTRAITS DE LA PIÈCE

Éditions de référence :

Eugène IONESCO, *Jeux de massacre*,
in *Théâtre complet*, Paris, Gallimard,
Bibliothèque de la Pléiade, 1991, p. 960-1035.

La pièce fait l'objet d'une édition séparée en coll. Folio-
Théâtre, n°177, dans une édition de Marie-Claude Hubert.



Dans *Jeux de massacre*, Ionesco se fait compositeur et orchestrateur de registres, d'échelles, de niveaux... qui alternent et se répondent selon un art du contraste extrêmement concerté et presque musical. Les scènes de foule font place aux scènes domestiques, et inversement, les scènes d'extérieur alternent avec les scènes d'intérieur, les scènes de nuit avec les scènes de jour, les classes sociales et la lutte des classes s'y déploient, le discours politique fait irruption entre les conversations de la rue ou les duos intimistes... Les quelques extraits ci-dessous sont avant toute une invitation à découvrir cette virtuosité dans l'œuvre complète.

N.B. : Les titres initiaux (en rouge) sont une addition destinée à refléter l'unité thématique de chaque extrait.

Les bourgeois

Extrait de :

Scène V. « Rencontre dans la rue »

Premier Bourgeois, Deuxième Bourgeois

Deuxième Bourgeois : Vous en avez de la chance de ne pas risquer votre vie pour la vie des autres. D'autres, cependant, la risquent pour vous. Mais, ne soyez pas trop content, monsieur, il est presque impossible de savoir qui est en bonne santé, qui ne l'est pas. On voit des gens pleins de vie, ayant l'air en bonne santé, tout frais et tout roses, qui seront morts une heure après.

Premier Bourgeois : Si j'ai pu échapper jusqu'à présent, j'échapperai bien par la suite. Je ne suis pas un égoïste, quand on ne me demande pas trop. Je porte volontiers secours, en temps normal. Dans les circonstances exceptionnelles que nous vivons, on a le droit et le devoir d'être prudent et méfiant. On a le droit et le devoir d'être, provisoirement, égoïste dans les moments graves.

Deuxième Bourgeois : Cela se défend. C'est une morale comme une autre.

Premier Bourgeois : Je suis à l'abri. J'ai du flair. Je n'ai jamais été dans la compagnie de gens présentant un danger quelconque, je ne vois ni les médecins, ni les infirmières, j'évite les croque-morts, je n'achète ma nourriture que dans des magasins d'alimentation de première catégorie. Il vaut mieux dépenser quelques sous de plus plutôt que de se sentir menacé. Ma vie vaut bien celle des autres.

Deuxième Bourgeois : On vous a signalé avant-hier au restaurant de *La Dinde farcie*. N'étiez-vous pas à table dans une des salles à manger de l'établissement, en train de dîner avec M. Daniel ?

Premier Bourgeois : Eh bien ? Ce monsieur est un ami avec lequel je discutais affaires. Il est beau et gras, il prend les mêmes précautions que moi. Dans ce cabinet particulier, il n'y avait là personne susceptible de nous donner la maladie.

Deuxième Bourgeois : Ah bon.

Premier Bourgeois : Pourquoi dites-vous « ah bon » ?

Deuxième Bourgeois : Je dis « ah bon » parce que je dis « ah bon ». Ai-je dit « ah bon » ? Ne vous approchez pas de moi.

Premier Bourgeois : Vous n'allez pas me dire...

Deuxième Bourgeois : Je n'ai rien à dire.

Premier Bourgeois : Dites-moi ce que vous voulez dire quand vous dites que vous n'avez rien à dire.

Deuxième Bourgeois : Ne vous approchez donc pas de moi ! Ne me le faites pas répéter.

Premier Bourgeois : Ce monsieur, cet ami, avec lequel je dînais, est-il malade ? Dites-moi, est-il malade ?

Deuxième Bourgeois : Non. Il n'est pas malade. Il n'est plus malade.

Premier Bourgeois : Il a guéri si vite ?

Deuxième Bourgeois : Non plus. Il est mort.

Premier Bourgeois : Il est peut-être mort d'une attaque. Il est peut-être mort par accident ? Il est tombé ? Il a été assassiné ?

Deuxième Bourgeois : Si vous voulez la vérité, il est mort de la maladie.

Premier Bourgeois : Alors, je vais mourir aussi.

Deuxième Bourgeois : Je vous le dis pour la troisième fois, ce n'est pas une raison pour vous approcher de moi. Si vous faites un pas de plus, je sors mon pistolet.

Premier bourgeois : Alors, je suis mort ! À moins d'un miracle, c'est comme si j'étais mort.

Une infirmière passe.

Premier Bourgeois : Infirmière ! J'ai peur d'être contaminé. Approchez !

Il ouvre son veston, déboutonne sa chemise.

L'Infirmière, *examinant la poitrine du Premier Bourgeois* : Ah, trop tard, trop tard, aucun médicament ne peut plus vous servir.

Elle s'écarte de lui.

Premier Bourgeois, *s'enfuit par la gauche en criant* : Je suis un homme mort ! Je suis un homme mort !

Le Deuxième Bourgeois poursuit le Premier Bourgeois et tire sur lui. L'Infirmière court après le Deuxième Bourgeois qui court après le Premier Bourgeois et crie :

L'Infirmière : Vous aussi vous êtes un homme mort ! Et moi je suis une femme morte !

FIN DE LA SCÈNE

La nostalgie de l'amitié perdue

Début et second extrait de

Scène IV. « DANS UNE CLINIQUE »

Alexandre, Jacques, Émile, Katia, le Docteur, l'Infirmière

Alexandre, à Jacques et Émile : Asseyez-vous. Les chaises ne sont pas très confortables.

Émile, à Alexandre : Ça va faire bientôt vingt ans que je ne vous ai plus vu. Maintenant vous êtes malade.

Alexandre : Pas encore mort.

Émile : Je sais. Vous travaillez beaucoup. On me l'a dit. Vous nous préparez une œuvre importante.

Jacques : J'en ai lu des fragments. C'est excellent.

Émile : Quelle querelle stupide !

Alexandre : Un malentendu.

Émile : Un malentendu, comme vous dites. Cela m'a privé de votre amitié si longtemps. Mais puisque je vous retrouve...

(...)

Émile : Pour moi, un ami est celui qui pense comme moi. Pour qu'il reste un ami, il doit changer d'idées en même temps que moi. Je plaisante un peu. Mais dans le fond, il en est ainsi. (À Alexandre :) J'étais venu pour parler, pour essayer de voir avec vous, de m'expliquer, d'expliquer, de comprendre un peu quelle est la raison secrète de cette mésentente, parce que, depuis que vous avez changé d'idées, vous avez rechangé et vous avez les mêmes idées que moi, depuis dix ans environ, et cependant on a continué de ne pas se voir.

Katia, à Émile : Ne vous fatiguez pas trop l'esprit. Surtout, ne le fatiguez pas, lui. Le médecin ne veut pas qu'il se fatigue. Il a d'ailleurs beaucoup hésité avant de permettre votre visite.

Alexandre : Parlons d'autre chose. Je suis content de vous voir. Ne parlons de rien.

(...)

Émile, à Katia : Je me demande si ce n'est pas un peu de votre faute si j'ai cessé de voir Alexandre. Vous souvenez-vous ? J'étais venu chez vous, dans votre petit appartement, nous avons dîné et, dans la conversation, tout d'un coup... Mais si, j'ai lu le mécontentement sur votre visage.

Katia : Je ne m'en souviens pas.

Émile : Mais si, mais si.

Jacques, à Émile : Vous avez dû mal interpréter.

Alexandre, à Émile : Vous avez attaché trop d'importance. On accorde toujours trop d'importance.

Émile : Pourtant, c'est à partir de ce moment qu'il y a eu dans votre attitude vis-à-vis de moi une modification très nette.

Jacques, à Émile : Ne le fatiguez pas. C'est terminé, n'est-ce pas ?

Émile : Il me semble que c'est plutôt Katia que je fatigue.

Alexandre : Depuis, nous avons fait beaucoup de choses, mais on les a faites à la hâte. Il fallait se dépêcher.

Émile : Il fallait dire des choses au moment où les gens étaient encore en mesure d'écouter ce que nous disions. Maintenant, ils n'écouteront plus. Ils ont d'autres préoccupations. Il y a d'abord toutes ces morts.

Alexandre, à Émile : Vous avez raison. Ce que nous avons à dire, il faut le dire tout de suite. Ainsi on peut se faire une place dans l'histoire de l'expression. Nous n'avons qu'un seul mot à dire. Il sera enterré avec les millions d'autres mots, mais auparavant, il se sera fait entendre. Si on ne se dépêche pas, le mot n'est plus compréhensible, il perd sa signification, il est dépassé.

Jacques : On découvre de temps en temps des œuvres que l'on ressuscite.

Le Docteur entre, suivi de l'Infirmière.

Ed. Pléiade, p. 980-982.

Le guignol macabre

Extrait de

XI. SCÈNE DE NUIT

Troisième Homme : On ne peut plus dormir ! Taisez-vous !

L'Infirmière : Fini pour toi. J'aurai tes sous.

Quatrième Femme : C'était destiné aux pauvres.

Première Femme : au secours !

Deuxième et Troisième Femmes : Au secours !

L'Infirmière, à la Quatrième Femme : Menteuse ! Sorcière !

Elle se dirige vers la Quatrième Femme qui pousse un cri.

Troisième Homme, à la cinquième fenêtre : Silence ! Pensez aussi aux autres !

*Le jeune homme disparaît à nouveau de la deuxième
fenêtre, un instant.*

L'Infirmière, se précipitant sur la Quatrième Femme : Pestiférée !

Première et Deuxième Femmes : Écoutez-nous ! Entendez-nous !

L'infirmière serre la Quatrième Femme à la gorge.

Quatrième Femme : Nooon !

Elle pousse un cri effroyable et tombe.

Le Jeune Homme, réapparaissant à la deuxième fenêtre et prenant les deux femmes par les épaules : Notre père est mort.

Le Troisième Homme, à la cinquième fenêtre : Moi, je travaille demain matin !

Arrivent deux agents de police, chacun portant une mitraillette.

Premier Agent : Plus personne ne sort de cette maison, ou je tire.

Il met en joue.

Troisième Homme, à la cinquième fenêtre : Silence !

Deuxième Agent : Ils n'en sortiront ni vivants ni morts !

La Quatrième Femme tombe en criant à l'intérieur de la maison.

Le Vieillard : Imbécile !

Il tire un coup de feu et tombe par la fenêtre dans la rue.

Première Femme : La mort !

Elle se jette par la fenêtre et tombe dans la rue.

Deuxième et Troisième Femmes et Jeune Homme : Au secours !

Troisième Homme, *mettant les mains à ses oreilles* : Silence, vous me cassez les oreilles !

Premier Agent, *au Deuxième, montrant les cadavres gisant dans la rue* : Ils ont quand même pu sortir !

Deuxième Agent, *tandis que les trois autres personnes crient au secours et que le Troisième Homme demande le silence* : Il vaut mieux aller achever les autres ! Pas d'histoires !

INDICATIONS SCÉNIQUES : La Deuxième Femme, la Troisième Femme et le Jeune Homme peuvent continuer de s'agiter à leur fenêtre mais peuvent aussi bien, sans raison, apparaître chacun à l'une des trois premières fenêtres, en agitant les bras toujours comme des pantins.

FIN DE LA SCÈNE

Édition Pléiade, p. 1004-1005.

L'amour et la mort

Fin de XVI. SCÈNE DANS LA RUE

Cette scène avait été choisie comme dernière scène par Gorge Lavelli pour la création en 1970.

Le Vieux : Jusqu'où ça va aller ? Je suis au monde depuis des siècles et à la fois depuis un instant. Il y a si longtemps, il y a si peu de temps. Le fardeau pèse de plus en plus. Tout est sombre.

La Vieille : Cela s'allège de plus en plus. Cela pourrait s'alléger davantage, rien ne pèserait s'il n'y avait ta souffrance. Elle est mon seul poids. Détends-toi. Oh, regarde cette vitrine et les belles robes.

Le Vieux : Notre condition n'est pas acceptable. Je ne peux plus vivre dans cette ville. Enfermé. Je ne peux plus vivre dans notre maison. Enfermé. J'ai horreur du foyer. De tous les foyers. On vous enferme. On vous enferme. Je ne veux pas rentrer et pourtant je sais que je rentrerai.

La Vieille : Si tu avais su ce que tu cherchais ! Tu n'as jamais su. Mon amour. La peine que tu me fais. Je t'aime.

Les mots d'amour qu'elle dit et la révolte qu'il exprime se prononcent avec des voix de vieillards bien entendu, assez cassées.

Le Vieux : Oui, oui, on s'aime, on s'aime. Hélas, je ne pourrais pas vivre dehors non plus. Je sors, c'est pour rentrer. Je rentre, c'est pour sortir. Chaque fois que je suis parti, ce n'était que pour revenir. Les retours, des retours sur soi. Je reviens et me reviens toujours. Il en a toujours été ainsi. Mais il y avait au moins un va-et-vient. Maintenant, hélas, mes jambes se brisent, mes bras retombent. Je tombe... Tu ne vas pas tomber !

La Vieille, *menace de tomber*. Le Vieux la retient : Une défaillance. Excuse-moi. Je ne sais pas ce que j'ai. Ça va passer.

Le Vieux : Tu ne te sens pas bien ? Tu veux te reposer ?

La Vieille : C'est passé, je crois. Continuons la promenade. J'aime tellement me promener à tour de bras.

Le Vieux : Quel ennui, la promenade. Mais la maison est insupportable. Je ne peux rester ni assis, ni couché, ni debout. Je voudrais courir. Quelle fatigue.

La Vieille : Le monde est doux et profond. Il fait bon dans la rue, dans les avenues. Il fait bon à la maison près de la fenêtre.

Le Vieux : L'univers est une grande boule d'acier, impénétrable. Avant c'était une prairie couverte de fleurs, des fleurs empoisonnées, des fleurs tout de même. Je courais dans l'herbe, dans le blé, au bord des rivières pour saisir mes rêves.

La Vieille : Déjà, tu étais fou. Il ne faut pas courir. Il faut à peine se baisser pour cueillir. Tout est à notre portée. Il ne faut pas tenter de saisir les rêves. Ils nous saisissent. Nous-mêmes nous sommes tels qu'en rêve.

Le Vieux : J'ai perdu ma vie.

La Vieille : Je la gagnerai si je te gagne. Pourquoi me résistes-tu tellement, mon chéri ? Pourquoi ne sais-tu pas prendre ? Pourquoi n'oses-tu pas ?

Le Vieux : Je croyais être né pour être libre et triomphant. Je n'ai pas osé l'être. Je n'ai jamais osé aller jusqu'au bout. Je n'ai pas su me décider.

La Vieille : Tu n'as pas voulu vraiment, de tout cœur.

Le Vieux : Je ne suis allé que jusqu'au bout de la peine. Au bout du bout des temps. Pourquoi n'ai-je conquis un instant ? Pourquoi n'ai-je conquis les astres ? Pourquoi l'univers me boude-t-il ?

La Vieille : J'espère encore que tu apprendras l'amour. J'espère encore pour toi.

Le Vieux, *avec ironie* : Bien sûr, tant qu'on n'est pas mort. (*Courte pause.*) Vivre, en toute liberté. Maintenant cela ne m'intéresse plus. C'est cela qui m'aurait guéri.

La Vieille : Je t'aiderai. Jusqu'à mes dernières forces.

Le Vieux : Cela ne m'intéresse plus. Je ne désire plus rien. Je voudrais simplement ne plus avoir à subir cette détresse, cet ennui qui me rongent.

La Vieille : Tu es malade, mon chéri. Mais j'espère encore pour toi. J'espère. (*Tout à coup elle se sent mal.*) J'ai mal à la gorge. J'ai mal à la tête.

Le Vieux : Tu chancelles.

La Vieille : Ce n'est rien. Ne crains rien.

Le Vieux, *la soutenant* : Tu faiblis, ma chérie, tu ne tiens plus debout !

La Vieille : Mal au ventre. Un feu me brûle.

Le Vieux : Appuie-toi sur moi. Rentrons.

La Vieille : N'aie pas peur.

Le Vieux : Résiste, je t'en prie, je te porterai. Viens, je vais te soigner.

La Vieille : J'étouffe. Tiens-moi bien. Mais ça va passer, j'ai déjà eu ça.

Le Vieux : Jamais, elle n'a eu si mal. Tu n'as jamais été malade. Mon Dieu, aidez-nous. Elle a les signes du mal, elle a les signes.

La Vieille : Aide-moi. Ne t'affole pas. Rentrons doucement. Je m'allongerai et tu resteras mes côtés. Ça passera. Tu guériras toi aussi.

Elle va tomber. Il la retient avec peine.

Le Vieux, *avançant très difficilement en soutenant la Vieille* : Ma chérie. Tu m'as promis de rester avec moi jusqu'à la fin des jours. Tu ne peux pas me quitter, tu as promis. Tu ne dois pas. Tu ne dois pas. Qui peut nous aider, sauf Dieu ! Il n'est pas là.

La Vieille : Emmène-moi, je t'emmène.

Le Vieux : La maison n'est pas loin.

La Vieille : C'est si loin. Mais je pourrai. Puisque tu es là.

Le Vieux : Un peu de courage ma chérie, mon petit amour. Il faut que tu en aies pour tous les deux, je n'en ai plus.

La Vieille : Mais oui, je m'allongerai. Tu t'allongeras près de moi. Nous serons côte à côte. C'est le bonheur. Nous guérirons. Nous avons encore de longs moments à passer ensemble... à vivre.

Le Vieux : Ne m'abandonne pas. N'abandonne pas. Il ne faut pas. Je t'ai, je te garde. Comment n'ai-je pas compris ?

La Vieille : On se comprend...

Le Vieux : Il est trop tard. La nuit peut nous engloutir. La joie était là. Je n'ai pas su. Viens, ma fille, viens, je t'emmène. Et tu me portes dans ta nuit.

La Vieille : Il y aura quelques instants.

Il sort avec elle à gauche, la traînant presque.

Le Vieux : Au secours mes amis, mes frères.

Ils sont sortis.

Depuis quelques instants, dans le coin de la scène, à droite, un groupe de femmes épiait.

Une charrette mortuaire apparaît par la gauche....

FIN DE LA SCÈNE

Edition Pléiade, p.1021-1023.
